

L. Donald, *Aboriginal Slavery on the Northwest Coast of North America*

Alain Testart

Citer ce document / Cite this document :

Testart Alain. L. Donald, *Aboriginal Slavery on the Northwest Coast of North America*. In: L'Homme, 1998, tome 38 n°147. Alliance, rites et mythes. pp. 273-276;

http://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1998_num_38_147_370537

Document généré le 29/03/2016

AMÉRIQUES

Leland Donald

Aboriginal Slavery on the Northwest Coast of North America

Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press,

1997, XVI + 379 p., append., réf., index, 8 fig., 34 tabl.

Il faut saluer ce livre comme le premier consacré exclusivement à l'esclavage dans des sociétés primitives, c'est-à-dire sans État. On ne pourra plus désormais ignorer l'ampleur du phénomène esclavagiste dans ce type de société et en particulier dans celles de la Côte nord-ouest américaine. On connaissait les travaux nombreux que Leland Donald, seul ou en collaboration avec Donald Mitchell, avait publié sur la question dans plusieurs revues. Le présent ouvrage n'en est pas la réunion mais une synthèse entièrement réécrite. Elle est donc fort bien venue.

L'esclavage sur la Côte nord-ouest fut un phénomène important. Il le fut démographiquement (les chiffres, toujours incertains en ce domaine, tournent autour de 10 à 20 % de la population). Il le fut économiquement, par le travail que fournissaient les esclaves pour ceux que Donald appelle les *titleholders*, « détenteurs de titres » – appellation bien meilleure que celles, classiques, de « chefs » ou de « nobles ». C'est là la principale conclusion de l'ouvrage selon l'auteur, conclusion qui va à l'encontre de l'opinion courante des spécialistes de la région, au premier rang desquels Boas lui-

même. Le commerce des esclaves était très actif. Enfin la condition de l'esclave fut une des plus dures. L'affranchissement semble avoir été presque inexistant dans les temps aborigènes (l'auteur soutient, ce qui est vraisemblable, que la multiplication des affranchissements au cours du XIX^e siècle fut le résultat de la pression des Occidentaux). Toutes les sources attestent que le maître avait droit de vie et de mort, et la mise à mort des esclaves fut largement pratiquée, en particulier lors des potlatch funéraires. Pour donner le ton, citons seulement cet exemple (je ne sais par quelle ironie macabre Donald le présente sous le titre « Slaves as participants in rituals », page 173 – curieuse participation en effet !) : pour duper les gens du commun et leur faire croire que les chefs ont le pouvoir de ressusciter de leurs cendres, on organise une grande cérémonie publique et on brûle aux yeux de tous un de ces chefs, mais c'est un esclave que l'on a acheté pour sa ressemblance et que l'on a mis à sa place.

Il ne fait pas de doute que cet esclavage était aborigène : sur ce sujet les données archéologiques ne sont d'aucun secours, les données linguistiques peu convaincantes,

mais les premiers observateurs mentionnent au XVIII^e siècle l'existence d'esclaves. Il y a aussi le témoignage de la mythologie, dont le travail peu connu de Julia Averkieva¹ avait souligné l'importance (p. 45). Enfin, contre tous ceux qui pensent que l'esclavage dans ce genre de société provient de la diffusion à partir de sociétés voisines plus puissantes, expansionnistes et étatiques, il faut rappeler que de telles sociétés n'existent pas autour de l'aire de la Côte nord-ouest : il n'y a que de pauvres chasseurs-cueilleurs parmi lesquels l'esclavage est parfois présent mais jamais très développé.

Travail (et exploitation du travail), démographie, commerce, guerre, tous ces points sont systématiquement explorés par l'auteur qui possède à fond les données et sait manier la critique des sources. Le reste vient un peu plus en ordre dispersé. Certains thèmes de réflexion émergent de son livre, mais n'y sont pas systématiquement exposés.

Il y a d'abord l'exclusion de l'esclave hors de toute parenté. Donald fait bien, incidemment, mention de cela (p. 72 : « cut off from their former kin », citant William W. Elmendorf, et p. 73 : « being without relative », citant Thomas F. McIlwraith), mais on aurait aimé avoir la liste complète des sources faisant état de ce que l'esclave était bien hors parenté. Cela aurait permis de définir très simplement l'esclave américain comme exclu, tout comme l'est l'esclave africain ou l'esclave grec – ainsi que je l'ai soutenu dans un article de cette même revue². C'eût été beaucoup plus simple que la discussion quelque peu alambiquée de l'auteur qui dit s'en tenir à la définition traditionnelle de l'esclave comme propriété, tout en reconnaissant les limites de cette définition et prenant en compte celle proposée par Orlando Patterson³, ce qui lui fait envisager comme des caractéristiques générales de l'esclavage deux traits qui ne le sont pas : le stigmate attaché à cette condition (sur le fait que ce stigmate ne soit pas général, voir ci-dessous l'exemple romain avec la clause du

postliminium) et la violence qui en est l'origine (ce qui vaut pour l'esclavage de guerre mais pas pour l'esclavage pour dettes). Notons pour finir la discussion – excellente au demeurant – de la question de l'esclavage chez les Iroquois à propos desquels l'auteur soutient qu'il n'y a pas d'esclaves précisément parce que les captifs sont effectivement adoptés et parents (en distinguant la parenté adoptive mais réelle de l'usage métaphorique de termes d'appellation de parenté, l'esclave appelant en maintes régions son maître « père ») : si la question de la parenté paraît suffisamment décisive chez les Iroquois, on ne voit pas pourquoi elle ne le serait pas sur la Côte nord-ouest, et si l'on peut soutenir que les captifs iroquois ne sont pas esclaves parce qu'ils sont parents, on doit en toute logique montrer que les captifs de la Côte nord-ouest sont esclaves parce qu'ils ne sont pas parents.

Cette question de définition mise à part, l'esclavage de la Côte nord-ouest nous paraît être caractérisée par trois traits qui forment contraste avec ce que l'on connaît de l'Afrique, en particulier des sociétés lignagères :

1. Il n'y a apparemment pas, sur la Côte nord-ouest, de stratégie d'intégration lignagère. C'est un point qui me paraît excessivement important et que je me borne à signaler ici. Il est lié, bien sûr – mais ce n'est pas la même chose –, à la quasi-absence (pp. 99-100) d'affranchissement traditionnel (affranchissement qui a valeur d'adoption dans le lignage en Afrique ; notons que lorsque les mises à mort sur la Côte nord-ouest seront, à la fin du XIX^e siècle, remplacées par des affranchissements, les affranchis seront renvoyés chez eux et non pas adoptés ; p. 169). Il est lié aussi à l'absence, sur la Côte nord-ouest, de statut évolutif : le statut de l'esclave américain ne s'améliore pas dans le temps, ni pour lui ni pour ses descendants. Donald, qui, à plusieurs reprises, note ces deux derniers points, fait (pp. 136-138, 301) une remarque importante sur la différence entre

les parents (*kin*) et les esclaves : j'admets avec lui que les *titleholders* exploitent le travail des uns et des autres, mais, dit-il, il y a dans le cas des parents, et seulement dans leur cas, une éthique de la réciprocité. Il est donc bien plus profitable pour eux d'avoir des esclaves. Mais pourquoi le raisonnement ne vaut-il pas pour l'Afrique ? Je ne dis pas que le raisonnement de Donald est faux, au contraire. Je dis qu'il y a une différence à penser.

2. Il existe une tare permanente attachée à celui qui a été fait esclave, un stigmate tel que celui qui s'évade et réussit à retourner chez les siens y sera mal accueilli. Le point est documenté par Donald (pp. 92-93), mais aurait pu l'être plus. Voici par exemple une information de G. Gibbs que je lis dans un des articles de William Christie MacLeod (dont il me semble que l'auteur a trop tendance à sous-estimer l'importance) : « The rule of once a slave always a slave extends so far that if a debtor should have given up some relative in his power, and subsequently redeems him, he becomes his slave in turn. If a man purchase his father or mother they become his slaves and are treated as such ... »⁴. Voilà un phénomène qui étonne et qui est en complet contraste avec ce que l'on connaît ailleurs (la clause du *postliminium* des anciens Romains, par exemple, stipulait que si un citoyen réduit en esclavage à l'étranger revenait à Rome, il redevenait immédiatement citoyen, et c'était comme s'il n'avait jamais été esclave). L'esclavage américain a sa spécificité. On n'en sort pas facilement, il ne suffit pas que le maître le veuille bien et que l'on soit racheté : pour effacer la tare servile, de retour au pays, il faut donner des biens, distribuer aux siens *en plus* de ce qu'il a fallu payer au maître. Il est même de bon ton de payer à ce maître plus que ce qu'il réclame, par une sorte de surenchère dans la prodigalité. Sachant que les maîtres exigent généralement un prix de rachat largement supérieur au prix courant d'un esclave, on voit que l'ensemble de

l'opération coûte cher, très cher. Notons que si l'on donne aux maîtres un prix trop supérieur à celui qu'ils exigent, ils risquent de se sentir humiliés et, pour ne pas l'être, donneront un bien prestigieux en même temps qu'ils rendent l'esclave (l'exemple vient de Boas et est commenté page 97). On dirait un potlatch. Et de même qu'il faut donner des biens pour valider un statut (celui de *titleholder*), il faut en quelque sorte aussi donner des biens pour valider son statut d'homme libre.

3. Il n'y a pas, apparemment, sur la Côte nord-ouest, d'esclave casé, expression par laquelle j'entends un phénomène très courant en Afrique, en Asie, mais aussi dans l'antiquité, par lequel l'esclave se voit attribuer une terre, à charge pour lui de la travailler et de fournir redevances à son maître (c'est le *servus casatus* de la fin du monde antique). Les esclaves américains restent apparemment toujours attachés à la maison de leur maître, esclaves domestiques en dépendance directe. Peut-être les conditions de vie suffisaient-elles à l'expliquer – sans doute était-il plus difficile de donner en exploitation des sites de pêche que des terres à cultiver. Néanmoins ce point méritait à mon avis d'être souligné, surtout dans un travail aussi porté sur l'économie que celui de Donald : ce n'est pas seulement le travail salarié qui fait défaut sur la Côte nord-ouest, c'est aussi la redevance, c'est toute cette économie tributaire si répandue dans l'Ancien Monde.

On regrettera parfois le style un peu pesant de l'auteur et les discussions souvent laborieuses – surtout sur des sujets comme l'exploitation du travail servile ou les classes sociales, lesquels ne sont pas aussi neufs que Donald le voudrait. Il s'agit incontestablement d'un excellent travail d'ethnohistoire, comme les Américains savent en faire, avec un exposé préalable des sources sur chacun des sujets traités, dans la tradition propre de l'histoire. Il est d'autant plus dommage que les références précises à ces sources ne soient pas fournies pour chacun de ces sujets (il

eût été facile de les faire figurer dans les annexes pp. 313 *sq.*) : quiconque voudra contrôler les thèses du livre ou les développer autrement devra refaire tout le travail de dépouillement bibliographique. Ce qui nous manque peut-être le plus, c'est une discussion sur les termes employés dans les différentes langues de la région pour désigner les esclaves ; ils sont relevés pour deux familles linguistiques (à des fins historiques), mais aucune analyse sémantique n'en est proposée. On s'en étonnerait si ce n'était là un défaut courant de l'ethnologie américaine. Nous ne saurons donc rien sur la conception que les Indiens se faisaient de l'esclave ni de son contraire, rien sur la notion même d'homme libre, c'est-à-dire de « liberté » – notion dont on sait à quel point elle varie d'une culture à l'autre.

La place me manque pour discuter en détail d'autres points qui le mériteraient. Il y a d'abord la question de l'esclavage interne (pp. 117-120) : on apprendra dans ce livre que les orphelins étaient susceptibles d'être réduits en esclavage. Était-ce là une pratique considérée comme légitime ou un abus ? L'auteur ne pose pas la question et peut-être les données ne permettaient-elles pas d'y répondre. La même question se pose pour ces maris qui vendent – et ce à plusieurs reprises – leurs femmes en esclavage (pp. 91-92, 120) : j'allais dire que ce n'était certainement pas un droit normal du mari mais, après tout, nous connaissons bien des sociétés qui le considéraient comme tel – ainsi que nous l'apprend le livre de Robert Lingat⁵ sur le droit thai ancien de l'esclavage. La discussion sur le prétendu esclavage pour dettes de la Côte nord-ouest est meilleure, quoique un peu succincte : l'auteur remarque à juste titre que les joueurs qui ont joué leur liberté et l'ont perdue ou ceux qui se sont vendus ont plutôt le statut de gagé⁶ que celui d'esclave. Ils se sont mis en servitude pour un temps limité et sont susceptibles d'être rachetés. Mais les données dont faisait état MacLeod dans son article⁷ cité plus haut consacré à ce

thème laissent penser qu'il en va peut-être autrement au sud de l'aire, et si Donald avait étendu son investigation jusqu'à la Californie du nord-ouest (traditionnellement incluse dans l'aire de la Côte nord-ouest mais laissée de côté par lui), il aurait été conduit à explorer plus à fond ce délicat problème. La question reste ouverte.

On ne quittera pas le livre de Donald sans noter ceci : ces esclaves tuent souvent leur maître, mais d'autres sont de fidèles serviteurs. Fidèles au point de se porter volontaires pour accompagner celui-ci dans la mort (p. 86). Fidèles encore ceux qui l'accompagnent à la guerre ou même lui servent de guides pour attaquer les villages dont eux-mêmes proviennent (p. 83). Fidèles ceux qui plus simplement surveillent les sites de pêche de leur maître et sont leurs hommes à tout faire, versent le poison ou exécutent les basses œuvres, font ce qu'il serait déshonorant pour leurs maîtres de faire eux-mêmes (pp. 83-84, 127). Il en va sur la Côte nord-ouest comme ailleurs : l'ordre règne grâce en particulier aux esclaves. C'est là une importante fonction de l'esclavage que l'on oublie trop souvent.

Alain Testart

1. Julia Averkieva, *Slavery among the Indians of North America*, Victoria (British Columbia), Victoria College, présenté d'abord en russe à l'Académie des sciences de l'URSS en 1941, traduit en 1966.
2. Alain Testart, « L'esclavage comme institution », *L'Homme*, 1998, 145 : *De l'esclavage* : 31-69.
3. Orlando Patterson, *Slavery and Social Death : A Comparative Study*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1982.
4. G. Gibbs (pour la côte de l'Oregon et du Washington), cité par William Christie MacLeod, « Debtor and Chattel Slavery in Aboriginal North America », *American Anthropologist*, 1925, 27 : 370-380 : 372.
5. Robert Lingat, *L'esclavage privé dans le vieux droit siamois*, Paris, Domat-Montchrestien, 1931 : 94-96.
6. Sur l'importance du phénomène en Afrique et en Asie, je me permets de renvoyer à mon article, « La mise en gage des personnes : sociologie comparative d'une institution », *Archives européennes de Sociologie*, 1997, 38 : 38-67.
7. MacLeod, *art. cit.* : 370-374.